

Un corps de l'autre...

Francine Saillant

Volume 12, numéro 3, décembre 1979

FÉMINAire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500497ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500497ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saillant, F. (1979). Un corps de l'autre.... *Études littéraires*, 12(3), 331–337.
<https://doi.org/10.7202/500497ar>

UN CORPS DE L'AUTRE...

francine saillant

« Il se peut qu'on dise le vrai dans l'espace d'une extériorité sauvage. »

FOUCAULT

Lyotard affirme que l'écriture féminine est d'avantage *séduction* que *conviction*; en cela, elle interroge dans son inscription la fonction référentielle ou si on veut, le gommage existant entre le livre et les conditions matérielles de la création littéraire. Cette écriture, comme celle des poètes, pervertit l'objet du livre : c'est l'effet-femme dans la littérature contemporaine.

Poser la question du texte féminin, du féminin de l'écriture, c'est aussi s'inscrire dans un procès d'articulation historique précis qui est celui des revendications féministes ; or l'écriture féministe est-elle nécessairement empreinte de féminin ? qu'est-ce que le féminin ? comment poser historiquement, génétiquement, un problème dont le champ et la virtualité imposent l'éclatement, la mise en question du savoir et du pouvoir par lesquels ce continent noir de la connaissance a été traité, fixé, voire évacué par les discours d'usage ?

Ce texte voudrait se poser comme une interrogation, une sorte de distance face au féminisme tout en maintenant un certain parti pris : c'est-à-dire ne pas écarter de l'analyse le phénomène de l'absence des femmes à certains secteurs du symbolique, mais critiquer une pratique actuelle de l'écriture féministe de la dernière décade qui est de déifier le corps, de le démontrer comme corps mystique d'un désir et ce tant dans le courant français que québécois. Il ne sera donc pas question de délimiter théoriquement ce que serait le « féminin idéal » dans l'écriture, question que nous laissons à d'autres spécialistes, mais de tenter de pointer le piège idéologique dans lequel tombent certaines féministes.

« La science, c'est-à-dire les sciences sont bacchiques : elles racontent la saturnale du signe et se déploient dans l'orgie du langage. La poésie, elle, est sobre, car elle survit dans la détresse et le temps du désert. »

DOLLÉ

Il faudrait d'abord situer la place particulière occupée par la littérature dans le champ général de l'écriture. Nous tenons d'abord à préciser que nous entendons par écriture tout ce qui représente le réel par de l'écrit, ceci allant des mathématiques à la poésie en passant par le graffiti et la publicité. La littérature, ainsi la poésie, ne fétichise aucun savoir désignant ce que Roland Barthes appelle « interstice de la science » ; pour ce dernier, « le savoir qu'elle mobilise n'est jamais entier ni dernier, sa réflexion est davantage *dramatique* qu'*épistémologique*¹ ». Le savoir est énoncé dans la science alors qu'il est acte d'énonciation dans la poésie. Nous opposons (à l'instar de Foucault) littérature et science, en ce que la science est avant tout recherche de vérité objective et la littérature quête de vérité fictionnelle.

Cette volonté de vérité, ce désir de savoir est supporté institutionnellement par le livre : on comprend dès lors comment la littérature occupe une place ambiguë dans l'histoire des écritures, à la fois prise dans l'ordre du signe et supportée par ce dernier comme la science, mais s'écartant de la science en son rapport à la vérité comme reportée au vraisemblable.

L'auteur (comme principe de regroupement des discours) implique une supposée maîtrise sur l'événement et le hasard ; l'attribution à *un* auteur selon le principe de *l'identité* lui donne index de vérité. La littérature occupant la place de la fiction *contourne* la vérité par son espace de vraisemblance.



« L'imagination artistique et littéraire conçoit de nombreuses machines absurdes : soit par indétermination du moteur ou de la source d'énergie, soit par impossibilité ».

DELEUZE et GUATTARI

Poésie et écriture féminine² désignent dans la littérature le bord d'un plus-insaisissable par rupture d'avec la représentation fétiche (phallique) et ouverture sur l'espace d'un Réel sans normes figées. En ce sens, « cet art répond en tant qu'il est la fiction du souvenir³ », comme lieu d'extermination de la valeur et de la loi, insurrection de la parole contre son code, signe de la négativité et de la différence absolue. Kristeva mentionne à cet effet :

Le signifié poétique à la fois renvoie et ne renvoie pas à un référent ; il existe et n'existe pas, il est en même temps un être et un non-être. [...] La poésie énonce la simultanéité du possible avec l'impossible, du réel et du fictif⁴.

Nous affirmerons ici que poésie et écriture féminine sont le *bord de l'impossible* dans la littérature comme produit d'une coupure faite au corps. Pourtant, là le signe est dépensé, déversé, foisonnant jusqu'à se scinder de son signifié. Baudrillard ira jusqu'à comparer la poésie à la fête sauvage :

[...] cette circulation intense à l'intérieur du poème, (comme dans le groupe primitif à l'occasion de la fête et du sacrifice), qui rend le langage à sa jouissance et dont là encore il ne reste ni ne résulte rien⁵.

Si l'écriture produit la dichotomie entre la voix et le discours, entre l'errance et le sens, fonctionne en *décorporéisant*⁶, la poésie et l'écriture féminine admettent pourtant l'innommable, le défaillant, sans cependant se placer comme dehors de l'écriture, mais plutôt en tant qu'ouverture sur un dehors. Cette place est celle d'une protestation, d'un *contre-rite*⁷ face à cet effet de décorporéité qu'instaure la scène de l'écriture.



« C'est que l'écriture, issue du langage, est foncièrement différence et distance : celle-là même qui sépare le signifiant du signifié, le locuteur du locutaire, quand l'inscription tégumentaire sauvage peut être à la fois prélangagière et davantage fusionnelle ».

J.T. MAERTENS

Nous savons que l'écrit relève du principe d'*identité* ; J.T. Maertens indique tout au long des *Ritologiques* comment progressivement cette pratique impliqua un choix toujours plus restreint de signes. À cet effet :

Le signe de l'écriture phonétique signifie l'absent... Le mot écrit subsiste à présent sans le son qui le porte ni le corps d'où il provient⁸.

Cette introduction dans le rituel de l'écriture d'une fente, d'une distance entre le geste et la trace, pose une dichotomie qui demande un médiateur (l'Autre) pour combler cette distance. Dans l'écriture, ce médiateur est un rapport à la vérité qui se transformera au cours des siècles : théologie, métaphysique, science. L'écriture deviendra donc justificatrice d'Ordre en supprimant au nom de ces Vérités la marge, l'interstice, le doute. Justificatrice de l'ordre du père sur l'univers originel de la mère. « La quête de l'Autre est ainsi balisée de textes écrits⁹ » nous dira Maertens.

On sait déjà par la psychanalyse que l'expérience particulière vécue par l'homme au niveau de son corps (dédoublément métonymique) le pousserait forcément à la re-présentation : ne serait pas surprenante alors l'apparition de l'écriture en tant que système relevant du principe d'identité exécuté et contrôlé par les hommes. Ce principe d'identité exclut structurellement le Tiers, c'est-à-dire le vertige, l'ambiguïté, l'étrange. Cette voix du tiers s'élève comme un véritable obstacle, car, dit Claire Lejeune :

Être poète ce n'est pas une identité, ce n'est pas une altérité. C'est une étrangeté que seule une édition sauvage pourrait assumer¹⁰.

Sur quoi se fonderait une écriture autre si cette dernière se creuse et s'élabore sur le principe de l'identité ? Si l'écriture décorporéise, comment la femme « accèderait-elle au féminin » ou « retrouverait-elle son corps » dans cette praxis liée à une perte essentielle ?

Il est possible que les femmes aient actuellement une position stratégique dans l'ensemble des rapports sociaux pour dévoiler ce qu'il est admis de nommer la pensée phallique ou celle qui n'admet pas la différence. Mais de revendiquer le corps à même l'écriture apparaît illusoire, car ce n'est pas de retour au corps qu'il s'agit mais de désir désespéré d'occuper la place du corps dans l'inscription là où il ne saura être rejoint qu'à être représenté par de plats signifiants.

Pourquoi, si des femmes, révoltées d'avoir été dépossédées, chassées, évacuées de certaines pratiques symboliques, en s'appropriant massivement leur histoire, se re-nomment-elles

comme les hommes les ont classées, c'est-à-dire du côté du corps et d'une certaine nature ?

Au Québec, les femmes ne participèrent pas à la littérature de repli nationaliste ; n'y a-t-il pas danger que nous répétions actuellement un repli qui là se criait *pays* et ici se dévoilerait *corps* ?

□ □ □

« La passion qui consume alors l'imaginaire de ses images c'est le nécessaire passage à faire d'un hétéroclite à l'autre "parce qu'il faut vivre", c'est tout ce que dit la pauvreté. Et de là s'ouvre toute l'improvisation vivante plongée dans le vaste espace de rencontres où de générations se transmettent les noms. »

Christiane RABANT

Il est reconnu que l'imaginaire se constitue comme un leurre ou un mirage. L'expérience du spéculaire est le moment imaginaire et symbolique : le propre de l'image est de tromper et d'introduire simultanément une fente qu'elle croirait combler ou effacer. Ce désir d'inscrire le corps n'est que le signe d'une perte, douleur et sujet à signifier, « graphe » de cette blessure sans mémoire jetée à la circulation dans le livre.

Malgré cela, les textes de femmes comme la poésie participent au vaste mouvement fictionnel comme critique de la raison écrite, de la mise en scène fixe, dysécriture s'avouant par défaut.

□ □ □

« En ce lieu, au cœur des villes, où se mêlent toutes les classes sociales, où s'épuise ce jeune homme sans classe ou plus exactement déclassé et contraint de ce fait de vivre en ces lieux où les classes sont inconscientes d'elles-mêmes, car entièrement soumise à cette "raison écrite" : au leurre magique des imaginaires de l'idéologie ».

J.C. MONTEL

Si la poésie et l'écriture féminine s'articulent comme contre-rite face aux autres écritures, que peuvent-elles devant cet énorme édifice sinon d'être signes déroutants d'une civilisation où se généralise le même dans un système socio-économique révélé à lui-même par la fétichisation de son argent ?

Dois-je arriver à conclure qu'elles ne sont que des effets, certes nécessaires, d'un code ramené à sa propre impuissance, voire à sa propre insignifiance ? Effets criants où poètes et hystériques dissolvent les sciences du vrai, voilà une béance toute féminine diraient les psychanalystes, voilà un blanc, quoi encore, de l'irréférence.

Peut-être que les femmes ne pourraient re-trouver leurs corps dans une telle praxis¹¹ ; elles représentent toutefois le lieu d'une erreur (sur laquelle s'édifie toute pensée scientifique, ici, le continent noir de la féminité et ses théories inhérentes) qu'elles doivent renverser par l'insertion de l'événement-femme dans l'histoire.

Cette pensée pourrait se situer d'un côté d'une « behajung » ou pensée du hasard¹².

Nous voulions ici distinguer l'écriture comme limite posée au corps, sans toutefois nier l'importance historique du processus de naissance d'une écriture féministe/féminine¹³ où le corps veut se nommer quelque part parce qu'il y fut absent : mais ne soyons pas dupes, de se réapproprié il ne saura là que se nommer.

Toute écriture est falsification, copisme de réel ; de ce corps, aucune vérité qui tienne... Errer, de sang-froid.

Notes

¹ Barthes, Roland. *Leçon*. Paris, Seuil, 1978, p. 18.

² Nous les associerons dans le présent essai, compte tenu de la *place* qu'elles occupent actuellement dans l'ensemble des littératures, comme écritures d'expériences où syntaxes et logiques sont défiées.

³ Dollé, J.P. *Haine de la pensée*. Paris, Hallier, bibliothèque « Médiations », 1976, p. 129.

⁴ Kristeva, Julia. *Recherche pour une sémanalyse (extraits)*. Paris, Seuil, coll. « Points », 1978, p. 192-193.

-
- ⁵ Baudrillard, Jean. *L'Échange symbolique et la mort*. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1976, p. 291.
- ⁶ Nous renvoyons le lecteur aux *Ritologiques* de J.T. Maertens. Voici toutefois la définition qui a été établie lors d'un séminaire gradué : « *décorporité* : conséquence de la métonymisation phallique qui fait progressivement prendre n'importe quel signifiant à la place du corps comme objet et lieu de désir. »
- ⁷ « *Contre-rite* : rite qui se situe en dehors du symbolique dominant, puisé la plupart du temps dans un code antérieur et utilisé comme contestation du système en place. » Définition établie en 1978-1979 lors du séminaire gradué sur le rite à l'ISSH, dirigé par J.T. Maertens.
- ⁸ Maertens, J.T. *Ritologiques, vol. I. le Dessein sur la peau*. Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Étranges/Étrangers », 1978, p. 118.
- ⁹ *Op. cit.*, p. 68-69.
- ¹⁰ Lejeune, Claire. « L'âge poétique », paru dans *Cahiers internationaux de symbolisme*, nos 35-36, p. 126. Il s'agit de l'extrait d'un livre à venir : *la Quadrature*.
- ¹¹ Nous employons l'expression « retrouver leur corps » selon la nomination même des théoriciennes du mouvement : ainsi le titre d'un article de M. Gagnon dans *La venue à l'écriture* (Paris, 10/18, 1977, pp. 63-116) : « Mon Corps dans l'écriture ».
- ¹² Ceci fera l'objet d'un article à venir.
- ¹³ Nous associons ici *féminisme* à *féminin* en raison de l'insistance des féministes à inscrire le féminin ou la différence sexuée dans l'écriture d'une part, puis du fait que notre discours portait sur la *littérature* des femmes qui se situent elles-mêmes comme féministes.
-